

Sans domicile fixe

Il y a sur le campus quelque chose de beaucoup plus léger qu'en ville. L'allée centrale, large et droite comme une rue, fourche à mille endroits soudains, les chemins bifurquent et les broussailles cachent ce qu'il y a derrière les courbes. On peut parcourir les pelouses à sa guise.

Beaucoup de prix Nobel sortent de l'université de Berkeley, et beaucoup de sans domicile fixe s'y installent. Le campus est un parc de plusieurs dizaines d'hectares où dans les ombres des arbres on aperçoit ces silhouettes qui lèchent leurs brûlures. Le soleil californien est réputé pour sa douceur, mais le guide *Lonely Planet*, parmi une liste de conseils de santé dont la variété m'a surpris, recommande d'éviter une exposition prolongée sans écran protecteur, allant jusqu'à préciser les indices adaptés pour différentes marques de crèmes et laits corporels. Les

sans domicile fixe font sans écran protecteur. Ils vivent au milieu d'innombrables écureuils gris qui, une fois au sol, se déplacent par bonds inversés du corps et de la queue, traçant ainsi des S couchés sur le fond vert des pelouses. Certains collectionnent des choses : journaux, bijoux, bébés baigneurs.

On ne voit pratiquement pas d'obèses sur le campus. Les étudiants se nourrissent plutôt bien, et les *homeless* mangent peu. En ville, les gros sont partout. Près du bâtiment musique de l'université, je tombe sur une dame au sourire très charmeur, dans un duvet bleu pâli, adossée à un bac à fleurs sur lequel son nom est écrit, c'est *son* bac à fleurs, depuis bientôt sept ans. Elle a réussi à trouver du fil de soie et des petites pierres d'ambre pour confectionner un collier. Elle tisse, ses doigts aussi agiles que sales, parce que l'ambre, l'hiver, ça protège la gorge et les bronches. Il faut prévoir : jusqu'à Noël, elle chante tous les soirs à l'Opéra de San Francisco, elle dit je suis Carmen pour un million de spectateurs, droit dans les yeux m'entame l'air du toréador *prends gaaaaaaaaaaaaaaaaarde à toi!* en français dans le texte, et là ça s'enchaîne dans ma tête en français en anglais qui n'a jamais jamais connu de loi parce qu'en attendant, après un été magnifique, elle est rouge homard qu'elle ne mangera plus jamais jamais *bye bye* omelette au lard *homeless* à l'américaine nouveaux Peaux-Rouges plus besoin de leur voler l'espace l'ont perdu tout seuls, campus camping sauvage, enfants de bohème même plus tipi avec

bouh bouh sur la bouche sous des couvertures sales, sale temps pour un anthropologue.

Voilà, ça s'énerve. Je respire normalement. Je reprends.

Les premiers jours, dans la chambre d'hôtel, j'ai le *jet lag*. Mes promenades sur le campus sont les seules sorties que m'autorise un sommeil sans logique. J'ai aussi de forts maux de tête, et souvent tout se mélange, par accès en quelque sorte. C'est comme dans la chanson : *¿ qué hora son ?* Quelle heure sont-ils ? L'appétit surtout est travaillé par cette question : quand l'Amérique se réveille, il est déjà midi pour mon ventre encore européen. Je dévore au réveil, et me rendors. Ça ne durera pas, mais pour l'instant j'ai du mal avec tout ça, bien concevoir, énoncer clairement. Prenons patience.

Quand je ne dors pas mais que je n'ai aucune envie de promenade, je lis Henry Miller, *Tropique du Cancer*, ou bien je cherche une colocation sur la *craigslist*. Un seul rendez-vous sérieux pour l'instant, avenue d'Alcatraz. Charmante adresse. L'annonceur aborde le problème de front : oui, il y a l'île d'Alcatraz à l'horizon, dans la ligne de mire de l'avenue, la prison la plus célèbre du monde. Mais c'est fermé depuis des années, et puis au 510 c'est un havre de paix, d'ailleurs regardez les photos du jardin. Il y a un moment où il ne faut plus trop s'embarrasser de symboles.

La *craigslist* est un site internet de particulier à par-

ticulier très pratique pour trouver un logement, un vélo, un appareil photo ou une pute bien trop jeune qui propose un *quick one* dans le quartier, photos amatrices à l'appui.

Les mails de la famille et des amis ne comblent pas la solitude. La seule personne que je connaisse ici, c'est Frank Firth, et je ne l'ai vu qu'une fois, à Paris, l'été dernier. Lorsque cette solitude pèse trop et qu'en sus tout se mélange, je me répète des choses. Je ne suis pas clochard, pas prix Nobel non plus, je suis chercheur en anthropologie ; à Berkeley, je ne fais que passer, trois mois, pour les livres. C'est surtout à Oakland, la ville mitoyenne, que j'ai des choses à faire. Je suis venu observer Frank Firth, le musicien, qui apprend à ses étudiants de Mills College comment on fait pour être ensemble quand on joue de la musique.

People's Park

J'ai aimé le livre de Jean de Léry, trouvé d'occasion au rayon français chez Moe's, au cours d'une promenade qui me mena jusqu'à Telegraph Avenue, un peu au-delà du campus. Quatre siècles plus tôt, Jean de Léry était parti pour les Amériques, seul, chez les Indiens.

Rendez-vous avenue d'Alcatraz à 14 heures. Très calme, je lis les premières pages d'*Histoire d'un voyage en terre de*

Brésil sur un banc de People's Park. Puis je jette un œil au panneau doré qui explique l'histoire du lieu, me rassieds, et là, tout se mélange. Le « parc du peuple », au cœur de la contestation dans les années soixante : assemblées générales, manifestations, sit-in, rondes de femmes nues. Aujourd'hui, les affiches de la campagne présidentielle pendent aux grilles. Aujourd'hui, je suis assis seul, lecture difficile, ceux qui peuplent le parc sont les sans domicile fixe recalés du campus, sur les pelouses dont les trous d'herbe montrent des mélanomes les femmes couchées sont mal vêtues mais pas totalement nues et c'est une bonne nouvelle. Bières, barbes, peaux rouges homard Cancer (mais non, c'est le Capricorne qui passe au Brésil), Henry Miller se promène dans Paris à la surface de la terre comme plus bas plus tôt le fit Jean de Léry les Indiens sans terre les Peaux-Rouges sans domicile sont une absurdité, terre pas propriété mais infinie possibilité de... de promenades ? Peuple du parc ! Qui sera ton homme ? Bush ça donne buisson dans ma langue et Kerry ça n'a pas de sens et si c'est un combat contre des moulins il faut bien que le blé pousse quelque part, Miller c'est meunier dans ma langue et si les moulins sont des géants Henry Meunier c'est leur cœur, et il bat dans ma langue.

Gardening

Consignes pour vivre au 510 avenue d'Alcatraz

1. Cet espace est votre espace. Tâchez d'y trouver chacun votre confort intime, et d'y créer à vous tous un sentiment de communauté.

2. Vous remarquerez que le sèche-linge est payant. Prévoyez de la petite monnaie AVANT le dimanche matin. Pièces de 10, 20, 30, etc. Je ramasse la monnaie une fois par mois.

3. Décoration d'intérieur : tout est permis du moment que vous vous mettez d'accord, et que l'espace redevient complètement neutre lorsque vous quittez les lieux. Vous pouvez planter des clous en journée, je ne suis pas là et ma mère est sourde.

4. Nettoyez régulièrement la douche, les parois deviennent très vite moussues. Utilisez de préférence les produits d'entretien *Marée verte*, *Bioménage*, etc. Notre Terre, c'est un peu comme le jardin derrière la maison. Le savon *is no good for the soul*.

5. L'anglais, c'est un peu comme le français. *Soap*, savon, soupe, *soul*, moule, marée, etc.

6. Le ménage, le jardinage, c'est un peu comme le *big bang* : mon savon prête à conséquence, responsable devant le cosmos, tu pollues ton jardin tu pollues ta planète, *no jet lag* de la Faute, cet espace : votre espace, gros bang, grand opéra du savon, etc.

7. Etc.

8. Dans ma tête, tout se mélange alors que je signe un contrat de location, il ne faut pas, j'écris mon nom.

9. Etc., vos loyers sont volontairement bas. En retour, je vous demande deux heures de jardinage par semaine. Ça développe entre nous un fort sentiment de communauté et ça soulage mes reins. J'espère que de votre séjour au 510 avenue d'Alcatraz vous retiendrez ceci :

10. Jardiner c'est très bon pour l'âme,

11. Badiner c'est savon pour Sam,

12. Gratiner c'est vizir *good for* la soupe,

13. *Gardening is very good for the soul.*

Signé :

La propriétaire : Cinnamon Weyl

Le locataire : A. l'anthropologue

Rendez-vous

Suant, essoufflé, un sale goût de gerbe dans la bouche, je trouve le lieu de rendez-vous, dans le hall il y a une photocopie affichée partout *We miss you Mary* que je ne comprends pas, d'ailleurs je ne comprends *rien* sauf qu'il y a des gens en cercle qui s'apprêtent à faire de la musique, qu'il y a Frank au milieu du cercle. Je tape sur son épaule, il se retourne et dit ah, salut, quoi de neuf?

Ça c'est un scandale. Oh, mais ça ne se passera pas comme ça!

– Euh, rien que du vieux, et toi?

Mais quelle truffe! Je suis mauvais, c'est à s'en bouffer la langue! C'est pas du tout ça qu'il fallait répondre! Hurler! Mais hurle donc! Sinon ils ne sauront jamais! Quoi de neuf? Je t'en foutrai des quoi de neuf, moi! Je fais le tour de la terre pour venir voir monsieur, vomis en altitude tellement j'adore l'avion (et cette connasse d'hôtesse qui répète respirez normalement), traverse un océan entier et deux chaînes de montagnes vraiment pointues, et à l'arrivée c'est Bugs Bunny qui m'accueille, 1,69 mètre, bide en avant, à bouffer sa carotte avec un flegme parfaitement britannique?

Quoi de neuf? Évidemment, il s'en tape, lui, Frank Firth, onze heures d'avion c'est une paille, monsieur est cosmopolite, habitué des grands trajets pour concerts *sold out*, Londres, Moscou, Tokyo, Zagreb, alors à ses yeux, Paris-Berkeley, vous comprenez, quelle blague! Chez lui dans les airbus, Frank Firth, habitant des trous d'air! Une carrière sans accroc, tout par avion, ça glisse: guitariste, rock 'n' roll anglais à vingt ans, free music new-yorkaise à trente, composition sérieuse à quarante-cinq, et très grand pédagogue, toujours... Lui, le *jet lag*, il est immunisé, alors que voulez-vous que je dise? Au fond, c'est bien pour ça qu'il m'intéresse...

– Tu as fait bon voyage ?

Voilà qu'il s'inquiète ! Enfin, vite fait, il a vingt bons-hommes autour de lui archets levés poumons gonflés amplis réglés à fond, moyenne d'âge vingt-deux ans, tous prêts à envoyer une purée d'enfer. Alors les nouvelles, vous voyez, c'est vraiment pour la forme.

Je réponds oui oui, *nice trip*, alors là tout à fait *nice* – je vois cette tache projetée au-dessus de l'Atlantique : ma gerbe. Un anthropologue n'est pas censé détester les voyages. Pataugas, chaussettes roulées sous le genou, mince bande de chair puis bermuda écru jusqu'à la taille, très grosses jumelles sur gilet de pêche à poche boussole, poche Aspivenin, poche carte, poche couteau avec lame-scie, lame-cuiller, lame-ciseaux, lame-couteau bien sûr, enfin le chapeau colonial ceint par de grosses lunettes de moto avec la sangle en caoutchouc, ne me dites pas le contraire, l'anthropologue pour vous c'est ça : c'est un explorateur. Amoureux du lointain, amateur d'inconnu. Eh bien moi, non, et vous pouvez me croire, je ne suis pas un cas isolé. C'est fini, Tarzan, mon vieux ! Les anthropologues sont des rats de bibliothèque qui en sortent parfois, la peur au ventre, parce qu'il n'y a pas encore de livre sur les hommes qui les intéressent, et que ce livre, en dépit des fièvres et du vaudou, eh bien

il faut l'écrire. Or Frank Firth, j'en ai des sueurs froides, mais il m'intéresse.

– Ok, salut à tous, avant qu'on s'y mette, je voudrais vous dire qu'on accueille aujourd'hui un jeune scientifique, il va se présenter lui-même.

Je dis je m'appelle A. l'anthropologue, et tout le monde rigole. Je pense heureusement que je suis parti en avance. Pour moi ça n'arrivait plus, ce genre de truc, dans les pays développés. Imaginez : le BART qui me mène de l'avenue d'Alcatraz à la correspondance Oakland-Ouest roule sans faire d'histoires. Le BART, c'est leur RER, si vous voulez. Comme je dois honorer un rendez-vous pris à dix mille kilomètres il y a des mois, je pars pour Mills College très en avance (de deux heures : à l'arrivée il y a toujours un café où attendre avec un bon bouquin ; je le sais d'expérience : je suis toujours en avance). Eh bien deux heures, ça a failli ne pas suffire, parce que c'était compter sans Timo Lopez.

– Je m'appelle A. l'anthropologue. Avant les anthropologues étudiaient les villages de sauvages mais aujourd'hui ça n'existe plus (je prends mon meilleur accent pour leur dire). Du coup, on se rabat sur les originaux, les artistes, vous voyez (je prononce *artists* : tout le monde rigole), donc moi mon sauvage c'est Frank sur le campus de Mills College.

Et Frank fait des grimaces de sauvage et tout le monde rigole.

Le *Lonely Planet* prévient qu'Oakland est une ville dangereuse. Timo Lopez, après avoir braqué une banque du centre, étant encore trop pauvre pour disposer d'un autre moyen de transport, est tout simplement monté dans mon BART qui roulait jusqu'alors sans faire d'histoires. Il le détourne, il a un très gros flingue. Le conducteur nous avertit : il va falloir du courage. On s'arrête entre deux stations, pleurs, coliques, hélicoptères dans le ciel on entend les rotors par intermittence. Il demande une rançon. C'est déjà pas mal d'émotions, mais le meilleur reste à venir. Quoi de neuf? Eh bien les flics sont plutôt efficaces, dans ce pays. Timo Lopez a une petite fille en joue, mais très vite, il a aussi un gros point rouge sur le front. Ça pourrait être un troisième œil, c'est le viseur d'un tireur d'élite qui sera payé par l'État s'il faut faire un carton. Ça c'est ce qu'on m'a raconté ensuite, parce qu'il n'est pas monté dans ma voiture. Il sort mains en l'air, sans la gamine. C'est gagné. Maintenant, je le vois en direct, sur le bas-côté. Il est jeune, petit, sec mais costaud, apparemment soumis aux deux flics caparaçonnés qui lui ont replié les bras dans le dos assez tendrement. Voilà, il longe le BART vers une voiture d'escorte, ça filme de tous les côtés, les gyrophares d'une trentaine de bagnoles banalisées se détachent de mieux en mieux dans la nuit

qui tombe. La une ce soir à la télé, demain un entrefilet dans la presse nationale, et puis on n'en parlera plus. Mais la carapace des flics californiens n'est pas intégrale, ne couvre pas les avant-bras. Alors? Alors je vois très distinctement Timo Lopez qui soudain plonge le buste en avant, mord le poignet du flic de gauche, transperce le blouson bleu et relève la tête un bout de chair entre les dents, pendant que l'autre se tord par terre. Le flic de droite s'énerve et maîtrise l'anthropophage, hululements des sirènes, putain j'ai le *jet lag*, rotors dans le ciel et bleu des urgences qui tourne comme un rotor, un océan, deux chaînes de montagnes, une forêt de ville dangereuse, cinquante-sept degrés la nuit, ça tourne, ça se mélange, encore un coup je vomis, et avec moi une quinzaine de personnes pour la seule voiture où je me trouve. C'est fini: Timo Lopez est neutralisé en moins d'une heure quarante-cinq, je passe la cellule de soutien psychologique, saute dans un taxi et me rue sur l'épaule de Frank Firth, qui me demande avec décontraction ce qu'il peut bien y avoir de neuf. Le cannibale et Bugs Bunny. Merci pour l'accueil.

Tout ça, je ne le dis pas, pensez. Je respire normalement. Je dis plutôt Frank est un des derniers sauvages dans un monde où ça n'existe plus bien sûr, mais lui c'est juste le chef, hein, donc en fait tout dépend de *vous*, alors merci de faire comme si j'étais pas là, et là ils l'envoient, leur purée.

NOUVEAUX INDIENS

Il y aura de la musique, d'autres cannibales, d'autres manières d'utiliser la chair, deux élections, de la musique encore. Il y aura une enquête et une autre enquête.

Pour l'instant, je l'ignore.

Pour l'instant, pour de bon, ça commence : qui est la jeune fille sur l'affiche *We miss you Mary?*